

**transposez sous forme narrative la scène 4 de l'acte III de L'École des femmes de Molière.
 Lettre d'Arnolphe à son ami Chrysalde
 Par Lucile MARINO**

Cher Chrysalde,

Sous l'emprise de mon épouvantable dérélition, je vous concède ces quelques mots. Dans la profondeur de mon âme, me voici piégé, assiégé par une situation effroyable dont je vous fais part dans cette lettre, et qui, me donnera l'espoir d'obtenir de vous, de précieux conseils.

A l'orée d'un jour qui naissait encore au milieu des tourments que m'infligeait Agnès, le jeune Horace me fit une visite, mais il ne pouvait pas plus m'offenser et enfoncer mon abattement, car suite à son passage, dont je vous confie ici le récit, j'éprouve une affliction inconsolable.

En voici les faits : haletant, Horace se précipitait dans un florilège de compliments que je fis cesser pour parvenir à ce qu'il condescende à me parler de sa relation avec Agnès. Je voulais aussi savoir si ma servante, ainsi que mon valet, l'avait rejeté suite à mes ordonnances, et s'il avait entretenu d'ultimes paroles avec Agnès.

Horace révéla qu'un malheur s'était produit. J'en fus soulagé mais je dus taire ma satisfaction, et continuais de l'interroger lestement. Le maître d'Agnès était revenu et avait découvert le secret. Je celais mon enthousiasme pour qu'il poursuive son récit. Une servante et un valet lui demandèrent promptement, de se retirer, et lui fermèrent la porte au nez. Il sut par eux que l'ordre de ce rejet en avait été décidé par le maître et la céleste beauté le chassa d'une pierre.

Cet heur me réjouissait, je voulais qu'il me révèle une pléthore de détails sur ce refus. Il exprima par la suite sa fureur contre le maître d'Agnès, et dans son ignorance, ses paroles se dressaient donc contre moi. Je lui affirmais alors qu'il finirait par obtenir cette jeune vénusté.

Mais ce que je croyais être une victoire, la suite de sa narration m'en dérobait la jouissance, l'héraut me déconcerta et me plongea dans un grand bouleversement que je ne saurais décrire. Horace m'avoua que sur ce grès, Agnès lui avait joint un mot écrit. L'heureux se précipita dans un discours qui fit éclater mon cœur de violence, mais ne voulant pas ostensiblement paraître furieux, je recelais mon ardeur.

Je prêtai l'oreille à son discours : les femmes s'éduquent par l'amour pour les hommes. Elles s'éveillent à la raison, au langage. Tenir dans l'ignorance une femme est vain, l'amour éclairera son esprit. L'amour lui-même devient le maître de l'éducation, et permet des miracles. Bien qu'Agnès fût élevée dans l'ignorance, son esprit se révélait grâce à l'amour. Ce serait de l'ordre du crime que de gâcher ce si bel esprit pour de l'autolâtrie car l'hommage que cet homme croit lui être dû à cause de l'éducation qu'il a fournie à cette femme n'amènera pas celle-ci à l'aimer.

J'abhorrais Horace, un lourd crispement me saisissait pour faire taire le courroux de mon âme. Il m'enjoignait ensuite de rire de la situation, de rire de ce bourreau, de ce traître. Comme une étoffe qui se déchirait, je m'efforçais donc de rire de ma propre turpitude. Face à cette épreuve, je mobilisais mes forces pour rester impassible, alors que la sueur mouillait mon front, j'étais anéanti, malheureux, miséreux. À dessein de ne pas refléter mon humiliation et mon hostilité naissante, je me contenais.

Je n'eus à peine le temps de ramasser cet opprobre, qu'il continua de m'occire en me lisant le contenu de la lettre d'Agnès.

La jeune femme se dévoilait dans un énoncé assemblant les mots comme des caresses. Elle narrait qu'elle était troublée par la crainte d'être maladroite. Elle exprimait prodigieusement ses sentiments en précisant la détresse de son geste. Elle se fâchait du mal qu'on pouvait causer au jeune homme et elle n'avait pu s'empêcher de soulever son ineffable et inexplicable désir pour lui. Bien qu'une méfiance l'animât au sujet des jeunes hommes par oui-dire, elle lui gageait de croire en la véracité de ses paroles, et que si, celles-ci se révélaient fausses, elle en mourait de désespoir.

Cœur vertueux, elle a donné à cet homme une réplétion d'amour, et l'acrimonieuse vérité transmise par cette lettre à cet amant, a rempli mon cœur de haine et d'effroi. Ce récit ombrait, tuait, toute part d'espoir en moi alors qu'il insufflait et infusait la vie d'Horace. Mon impuissance tragique, ma douleur silencieuse, ma paralysie docile contenaient tellement mon désespoir que j'eus peur, à un moment, de dessiller les yeux de mon adversaire.

Pourrais-je endurer toute la vie une femme meurtrie, prématurément vieillie d'un amour qu'on lui a arraché ? En défendant son amour, elle a disséminé le mien dans les airs. L'insultante beauté s'est dérobée contre ma volonté en conférant à cet amant inconnu un accueil affable. Vaine, la patience dont j'eus fait preuve à l'égard de la jeune fille. Sous l'égide de ma bâtisse, je ne pourrais encore la retenir et cette cruauté attentatoire de vouloir la garder près de moi me ronge. Je suis la proie de mon propre amour, devenu tyrannique.

Suite à la funeste douleur que cette lecture m'avait provoquée, Horace fit l'éloge de la prodigieuse déclaration manuscrite d'Agnès. Il continuait de critiquer, sans ambages, l'éducation répressive que j'avais prodigué à la jeune femme, et évoquait l'amour comme vainqueur du perfide tortionnaire et comme l'arbitre de l'intelligence.

Cette réprobation résonne à l'intérieur de moi, l'âcreté de ses paroles, pourtant innocentes, s'agitaient, m'habitaient, au point de ne plus me contenir, et brutalement, je décidais de me retirer. Cette séance tenante le surprit, je prétextais des impératifs pour ne pas le mettre en alerte.

Veille, cher Chrysalde, à panser mes blessures en me réconfortant de quelques mots ; à ton instigation j'agirais sur cette douloureuse situation, sinon j'en mourais, car il existe une souffrance plus terrible encore que d'aimer, c'est de ne pas être aimé en retour.

Arnolphe